

**Dans le sillage des armées alliées qui libèrent les camps en avril et mai 1945 se trouvent des journalistes correspondants de guerre. Sous le choc de ce qu'ils découvrent ils livrent leurs impressions à leurs lecteurs. Que ce soit à Bergen-Belsen ou à Vaihingen (Kommando de Natzweiler-Struthof), comme dans tous les autres camps nazis, un même effroi saisit les observateurs.**

**E**n Allemagne, 20 avril. Nous sommes près d'une fenêtre ouverte, dans un coin de l'immonde baraquement. Un froissement de sable me fait regarder au-dehors, un bruit, comme celui d'un sac qu'on traînerait à terre. C'est un SS qu'accompagne un soldat britannique, mitraillette en main. Le SS tire quelque chose, en effet, dans la cendre grise et sale de l'allée. Quelque chose qui a été un homme. Il traîne par les pieds un cadavre. Un cadavre si mince, si léger aussi, qu'il suffit à l'Allemand d'une main pour l'entraîner, sans effort. D'une seule main, oui, il tient les deux chevilles du squelette à demi-nu, dont la tête traîne dans la poussière. Il y avait cinq mille cadavres comme celui-là entassés dans un des baraquements. Les Anglais sont arrivés il y a trois jours. Ils essaient de mettre un peu d'ordre dans ce charnier.

J'ose à peine regarder mon interlocuteur. Un Français, un grand garçon vouté. Très jeune sans doute mais sur le visage des vivants, qui saurait lire un âge ici ? Il porte

## L'usine de Bergen-Belsen

l'uniforme affreux (et grotesque en même temps) du camp de Bergen-Belsen, cet uniforme qui ressemble à la fois à un costume de bagnard et à un pyjama de plage, avec ses raies bleues ton sur ton. Il parle d'une voix monotone, étouffée, sans nuances, sans éclats. Ses mains décharnées tremblent un peu.

- Je suis arrivé ici le 27 mars 1944, dit-il, avec un convoi de mille déportés venant du camp de Dora, un Kommando de Buchenwald. Sur ces mille prisonniers, il

y a 57 survivants. Dès notre arrivée, ils ont commencé à achever les malades. Ils employaient un procédé simple, économique, une seringue remplie d'essence d'auto. Le four brûlait des cadavres jour et nuit.

Bergen-Belsen. La rumeur, les visages horrifiés de ceux qui en revenaient, les immenses pancartes rouges tout au long de la route « *Danger Typhus* », oui nous étions prévenus. Nous savions que le camp d'extermination de Bergen-Belsen est une

des tentatives les plus achevées pour réaliser l'enfer sur cette terre. Un enfer méthodique national-socialiste, planifié. Un enfer bien organisé, rationalisé, avec un commandant, son *Obersturmführer*, son *Hauptscharführer*, sa bureaucratie, sa comptabilité funèbre, et le bureau coquet du commandant SS Joseph Kramer, avec, dans un cadre verni, le portrait de Hitler, face à celui de Himmler. Avec aussi, quand les Anglais sont arrivés, un immense tas de cadavres d'hommes et de femmes, nus, dans le quartier des enfants. Parce qu'il y a à Bergen-Belsen un quartier des enfants, avec 500 pensionnaires. Comme c'était le quartier le moins encombré, c'est là, depuis des semaines, qu'on entassait tous ces cadavres dont on ne savait que faire. Pendant des jours et des jours, 500 petits enfants n'ont eu pour horizon que ces monceaux de corps squelettiques, nus, pourrissant sous le soleil déjà dur du printemps de Hanovre. Il y a d'ailleurs encore un peu partout des tas de cadavres au coin des allées. Les prisonniers vont et viennent sans même leur prêter un regard. Sur l'herbe pourrie et galeuse des maigres plates-bandes, d'autres captifs dorment au soleil. Ils ne se réveilleront sans doute jamais, me dit un médecin. Typhus. Et dans la plaine où s'étend le camp, sur des kilomètres, les prisonniers vont, viennent, comme la foule d'une exposition universelle de cauchemar. (...)

CLAUDE ROY  
LES LETTRES FRANÇAISES, 27 AVRIL 1945



UNE RESCAPÉE DE BERGEN-BELSEN À LA LIBÉRATION DU CAMP.

## Le « camp de la mort » de Vaihingen, mai 1945

**A**u cours de son avance sur la rive droite du Rhin, la 1<sup>re</sup> armée française a libéré le 8 avril 1945 le camp de concentration allemand de Vaihingen-Klein-Slattebach.

Nous avons voulu le voir, comme nous avions vu Struthof. Un dimanche matin, en compagnie d'un officier du cinquième bureau de l'E.M. de la 1<sup>re</sup> armée, nous sommes partis en direction de Stuttgart pour nous arrêter, après une heure d'auto, devant une immense carrière de pierres à ciel ouvert qui borde la route Carlsruhe-Stuttgart et dont l'arête nue est surmontée de grues, de bâtiments en planches, de cheminées. C'est derrière cette carrière, dans un étroit vallon, que les Allemands avaient installé ce qu'on a appelé le « camp de la mort », pour reprendre une expression il est vrai bien désuète, mais, hélas, bien vraie. (...)

On y pénètre par une large porte où flottent encore les lambeaux d'un drapeau de la Croix-Rouge et tout aussitôt on se trouve en contact direct avec des habitations en bois où des hommes ont subi le martyre le plus atroce qu'on puisse imaginer. Dès les premiers pas à l'intérieur de cet enfer où, hier encore, des malheureux, pauvres loques humaines, mouraient dans des conditions inimaginables, une odeur de cendres, de lysol, de latrines et de cadavres nous saisit. Instinctivement nous cherchons à gauche et à droite, dans ces allées bordées de baraques maintenant vides, dans ces allées gluantes,

parmi ces caisses, ces seaux, ces casseroles, cette vaisselle, ces lits démantelés, ces couvertures puantes d'odeurs fétides qui jonchent le sol, les squelettes que les services de la Croix-Rouge française n'auraient pas encore pu enlever. C'est bien de squelettes qu'il faut parler et non pas de cadavres. La science criminelle nazie à Vaihingen, ce fut, non pas d'abattre d'un coup de revolver dans la nuque les pauvres gens que les SS tenaient entre leurs mains, mais de les avoir fait mourir à petit feu, de les avoir torturés jusqu'au moment où ils n'avaient plus aucun souffle de vie, de les avoir affamés, de les avoir affaiblis suffisamment pour que les dernières bastonnades, les dernières flagellations les fassent s'écrouler comme des masses inertes dans les couloirs de leur prison ou sur cet escalier de ciment large de trois mètres qui mène au local des douches.

Encore une invention perfide que ce local de douches ! Une invention du diable parce qu'elle n'a jamais servi qu'à exciter l'envie de ceux que la vermine rongait et que la fièvre dévorait. Ce local est muni de fontaines, de robinets, de lavoirs. Il y a même une baignoire et un écriteau : « *Den Waschraum nicht verunreinigen* » [ne pas salir la salle d'eau]. La baignoire n'a jamais servi.

Six cent cinquante prisonniers environ, de toutes nationalités, mais en particulier 150 Français, ont été délivrés avec l'arrivée de la 5<sup>e</sup> DB, 650 parmi lesquels les docteurs Walz, Junginger et le maire de Vaihingen

(rapport n° 20/5 GM du 8 avril 1945) ont découvert 100 convalescents, 20 cas de typhus exanthématique, 80 cas de tuberculose. (...)

Le camp de Vaihingen, c'était bien, comme on l'a dit, un lot de maudits. Devant ses baraques, verdâtres, longues, basses, toutes semblables, le lieutenant Clouet, qui fut un des premiers dans ce vallon tristement célèbre, m'a dit : « *Quand des éléments de la 5<sup>e</sup> DB ont libéré Vaihingen, ce sont des cadavres ambulants que nous avons rencontrés, des cadavres avec des mains immenses, des yeux fiévreux au fond de leurs orbites, des cadavres dont les membres étaient couverts de plaies. Tous ne sont pas venus à notre rencontre. Ils n'ont pas pu sortir de leurs grabats : ils n'ont pas trouvé la force de se traîner vers nous. Ils nous ont simplement souri ; mais leurs sourires étaient des ritus. Certains qui ont essayé de se lever, de faire quelques pas, se sont tout à coup affaissés, attendant que des camarades presque aussi malheureux qu'eux viennent les relever. Là, sur cet escalier, nous avons libéré une vingtaine de jeunes gens qui se chauffaient au soleil. Vision d'épouvante, car ces hommes n'avaient plus que des os recouverts d'une peau grise, écailléeuse.* » (...)

P. CALAME  
LA GAZETTE DE LAUSANNE, 11 MAI 1945

■ Articles extraits de *Le Choc*, 1945 la presse révèle l'enfer des camps nazis. Éditions FNDIRP, 1985.